

Mémorial de Sainte-Hélène

par le comte de Las Cases



herodote.net

Tome VIII

Sommaire

Jeudi 13 juin 1816. Le *Moniteur*, etc. – *Liberté de la presse*.

Vendredi 14 juin 1816. Guerre et Maison d'Espagne. – Ferdinand à Valençay. – Fautes dans l'affaire d'Espagne. – Historique de ces événements, etc. – Belle lettre de Napoléon à Murat.

Samedi 15 juin 1816.

Dimanche 16 juin 1816. Effets envoyés d'Angleterre. – L'Empereur avait voulu proscrire le coton en France. – Conférences de Tilsit. – Reine de Prusse, le roi. – Empereur Alexandre. – Anecdotes, etc.

Lundi 17 juin 1816. Arrivée des commissaires étrangers. – Étiquette forcée de Napoléon, anecdotes. – Conseil d'État ; détails du local ; habitudes, etc. – Citations de quelques séances ; digression. – Gassendi. – Les régiments Croates. – Ambassadeurs. – Bans de la garde nationale. – L'Université, etc., etc.

Mardi 18 juin 1816. Souvenirs de Waterloo.

Mercredi 19 juin 1816. Départ du *Northumberland*. – *Introduction et forme des Campagnes d'Italie*. – *Campagne de Russie, par un aide de camp du Vice-Roi*.

Vendredi 21 juin 1816. Paroles prophétiques, etc. – Lord Holland, etc., Princesse Charlotte de Galles. – Conversation particulière et personnelle inappréciable pour moi.

Samedi 22 juin 1816. Arrivée de la bibliothèque. – Témoignage d'Hornemann en faveur du général Bonaparte.

Dimanche 23 juin 1816. Sur la mémoire. – Commerce. – Idées et système de Napoléon sur divers points d'économie politique.

Lundi 24 juin 1816. Artillerie. – Son Usage. – Ses vices. – Anciennes Écoles.

Mardi 25 juin 1816.

Mercredi 26 juin 1816. Mes instructions et mes dernières volontés sur l'impression des Campagnes d'Italie. – Idées de l'Empereur sur le général Drouot. – Sur la bataille d'Hohenlinden.

Jeudi 27 juin 1816. Les rats, vrai fléau pour nous, etc. – Impostures de lord Castlereagh. – Héritières françaises.

Vendredi 28 juin 1816. Détails du gouverneur sur les dépenses à Longwood, etc.

Samedi 29 juin 1816.

Dimanche 30 juin 1816. Historique politique de la cour de Londres, durant notre émigration ; Georges III ; M. Pitt ; le prince de Galles. – Anecdotes, etc., etc. – Les Nassau. – Retour remarquable de Napoléon sur lui-même, etc.

Résumé des trois mois, avril, mai et juin 1816.

Lundi 1^{er} au jeudi 4 juillet 1816 . Mon fils tombe de cheval. – Pillage par les armées. – Caractère du soldat français. – Détails de Waterloo par le nouvel Amiral.

Vendredi 5 juillet 1816. Anecdotes sur le 18 brumaire. – Sieyès. – Grand-Électeur. – Cambacérès. – Lebrun, etc.

Samedi 6 au lundi 8 juillet 1816. Nouveaux torts du gouverneur. – Ses absurdités.

Mardi 9 au jeudi 11 juillet 1816. Nouvelles vexations. – L'Empereur sort à peine. – Tristan. – Fables de La Fontaine, etc. – Le ventre gouverne le monde. – Difficulté de juger les hommes.

Vendredi 12 Juillet 1816. Sur le Masque de fer, etc. – Fable ingénieuse.

Samedi 13 juillet 1816. Sur Junot ; sa femme, etc.

Dimanche 14 juillet 1816. Sur le maréchal Lannes. – Murat, sa femme, etc.

L'Empereur eut la reine à dîner : elle déploya, disait-il, vis-à-vis de lui tout son esprit, elle en avait beaucoup ; toutes ses manières, elles étaient fort agréables ; toute sa coquetterie, elle n'était pas sans charmes. « Mais j'étais résolu de tenir bon, ajoutait-il ; toutefois il me fallut beaucoup d'attention sur moi-même pour demeurer exempt de toute espèce d'engagement et de toute parole douteuse, d'autant plus que j'étais soigneusement observé, et tout particulièrement par Alexandre. »



Louise de Mecklembourg-Strelitz,
reine de Prusse, par Grassi.

d'Alexandre¹³ : il en est une dont il entend à peine. Le soir venu, et

Un instant avant de se mettre à table, Napoléon s'étant approché d'une console, y avait pris une très belle rose, qu'il présenta à la reine, dont la main exprima d'abord une espèce de refus apprêté ; mais, se ravissant aussitôt, elle dit : *Oui, mais au moins avec Magdebourg*. Sur quoi l'Empereur lui répliqua : « Mais... j'observerai à Votre Majesté que c'est moi qui la donne, et vous qui allez la recevoir. » Le dîner et tout le reste du temps se passa de la sorte.

La reine était à table entre les deux empereurs, qui firent assaut de galanterie. On s'était placé d'après la bonne oreille

13. Alexandre I^{er}, empereur de Russie. (JMS)

la reine retirée, l'Empereur, qui n'avait cessé d'être de la plus grande amabilité, mais qui s'était vu pourtant souvent poussé à bout, résolut d'en finir. Il manda M. de Talleyrand et le prince Kourakine, parla de la grosse dent ; et, lâchant, dit-il, les gros mots, observa qu'après tout, une femme et de la galanterie ne pouvaient ni ne devaient altérer un système conçu pour les destinées d'un grand peuple ; qu'il exigeait que l'on conclût à l'instant, et que l'on signât de suite ; ce qui fut fait comme il l'avait voulu. « Ainsi la conversation de la reine de Prusse, disait-il, avança le traité de huit ou quinze jours. » Le lendemain, la reine se préparait à venir renouveler ses attaques ; elle fut indignée quand elle apprit la signature du traité. Elle pleura beaucoup, et résolut de ne plus voir l'Empereur Napoléon. Elle ne voulait pas accepter son second dîner. Alexandre fut obligé d'aller lui-même la décider ; elle jetait les hauts cris, elle prétendait que Napoléon lui avait manqué de parole. Mais Alexandre avait toujours été présent. Il avait été un témoin même dangereux, prêt à témoigner en sa faveur au moindre geste, à la moindre parole échappés à Napoléon. « Il ne vous a rien promis, lui disait-il ; si vous pouvez me prouver le contraire, je m'engage ici à le lui faire tenir d'homme à homme, et il le fera, j'en suis sûr. – Mais il m'a donné à entendre, disait-elle... – Non, disait Alexandre, et vous n'avez rien à lui reprocher. » Enfin, elle vint. Napoléon, qui n'avait plus à se défendre, n'en fut que plus aimable pour elle. Elle joua quelques moments le rôle de coquette offensée ; et le dîner fini, quand elle voulut se retirer. Napoléon la reconduisant, arrivant au milieu de l'escalier, où il s'arrêtait, elle lui serra la main et lui dit avec une espèce de sentiment : « Est-il possible qu'ayant eu le bonheur de voir d'aussi près l'homme du siècle et de l'histoire, il ne me laisse pas la liberté et la satisfaction de pouvoir l'assurer qu'il m'a attachée pour la vie !... – Madame, je suis à plaindre, lui répondit gravement l'Empereur ; c'est un effet de ma mauvaise étoile. » Et il prit congé d'elle.

Mardi 18 juin 1816.

Souvenirs de Waterloo.

L'Empereur m'avait fait appeler dans son cabinet avant le dîner : il était occupé à lire les journaux qui venaient d'arriver. M. de Montholon a fait demander la permission de se présenter. Il lui a appris que Mme de Montholon²³ venait d'accoucher d'une fille, et a sollicité Sa Majesté de vouloir bien lui accorder la faveur d'en être le parrain.

Après dîner, en résumant les papiers déjà lus, l'Empereur observait que l'agitation et l'incertitude continuaient à régner en France ; il faisait remarquer que les derniers papiers anglais s'exprimaient avec la dernière indécence sur la famille royale... Plus tard, un autre article l'a porté à dire : « Les circonstances actuelles, les besoins du moment, et une sympathie d'ancienne date, concourent extrêmement à favoriser le retour des moines en France : cela doit y être caractéristique comme chez le Pape. » Et s'arrêtant sur celui-ci il concluait : « Encore pour lui, du moins, est-ce son affaire spéciale, et qui peut lui redonner une force réelle. Croirait-on bien que, prisonnier à Fontainebleau, et lorsqu'il s'agissait de savoir s'il existerait lui-même, il discutait sérieusement avec moi l'existence des moines, et prétendait m'amener à les rétablir !... C'est bien là de la cour de Rome !... etc., etc. »

C'était aujourd'hui l'anniversaire de la bataille de Waterloo. Le souvenir en a été réveillé par quelqu'un ; il a produit une impression visible sur l'Empereur. « Journée sensible ! a-t-il prononcé avec douleur... Concours de fatalités inouïes !... Grouchy !... Ney !... Derlon !... N'y a-t-il eu que du malheur ! Ah ! pauvre France !... » Et il s'est

23. Albine de Montholon, née Vassal, donna naissance à Napoleone Marie de Montholon, dernière filleule de Napoléon, et qui passe pour avoir été sa fille, Napoléon ayant eu une liaison avec Mme de Montholon. (JMS)

couvert les yeux de la main . « Et pourtant, disait-il, tout ce qui tenait à l'habileté avait été accompli !... tout n'a manqué que quand tout avait réussi !... »

Dans un autre moment, il disait, sur le même sujet : « Singulière campagne, où, dans moins d'une semaine, j'ai vu trois fois s'échapper de mes mains le triomphe assuré de la France et la fixation de ses destinées.

« Sans la désertion d'un traître, j'anéantissais les ennemis en ouvrant la campagne.

« Je les écrasais à Ligni, si ma gauche eût fait son devoir.

« Je les écrasais encore à Waterloo, si ma droite ne m'eût pas manqué.

« ... Singulière défaite, où, malgré la plus horrible catastrophe, la gloire du vaincu n'a point souffert, ni celle du vainqueur augmenté : la mémoire de l'un survivra à sa destruction ; la mémoire, de l'autre s'ensevelira peut-être dans son triomphe !... »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Pendant toute la promenade en calèche, la conversation a roulé sur nos rois et leurs maîtresses : Mmes de Montespan, de Pompadour, du Barry, etc. On a vivement discuté le principe ; les opinions étaient différentes, et on les a chaudement défendues. L'Empereur s'était amusé à flotter alternativement entre les opinions opposées. Il a fini concluant toutefois en l'honneur de la morale.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Dimanche 30 juin 1816.

Historique politique de la cour de Londres, durant notre émigration ; Georges III ; M. Pitt ; le prince de Galles. – Anecdotes, etc., etc. – Les Nassau. – Retour remarquable de Napoléon sur lui-même, etc.

L'Empereur m'a fait appeler de bonne heure pour déjeuner avec lui ; il était triste, *sourcilieux*, peu causant ; les paroles ne venaient pas. Le hasard ayant ramené la citation de Londres et de mon émigration, l'Empereur m'a dit, comme pour fixer un sujet et trouver une distraction : « Mais à Londres, vous devez avoir vu la cour, le roi, le prince de Galles, M. Pitt, M. Fox, et autres grands personnages qui figuraient alors ? Dites-moi ce que vous en savez ? Quelle était l'opinion ? Faites-moi un historique ? – Sire, Votre Majesté oublie en ce moment, ou n'a peut-être jamais bien su la position d'un émigré à Londres. Je doute qu'on nous eût reçus à la cour ; le bon vieux Georges III était plein d'intérêt pour nos malheurs individuels ; mais il répugnait fort à nous avouer politiquement. Et eût-on voulu nous y recevoir, nos moyens ne nous permettaient pas d'y paraître. Je n'ai donc pas été à la cour. Toutefois, j'ai vu la plupart de ceux que mentionne Votre Majesté, et surtout j'en ai entendu beaucoup parler.

J'ai vu et entendu le roi, de très près, plusieurs fois à la chambre des Pairs ; le prince de Galles, dans les mêmes circonstances et de plus dans les cercles de la capitale. Et puis, il n'en est pas de Londres comme de la France ; on n'y retrouve pas cette immense distance entre la cour et la masse de la nation : le pays est si ramassé, les lumières si générales, l'éducation si rapprochée, l'aisance si commune, la sphère d'activité si rapide, que toute la nation semble être dans le même lieu et sur le même plan, et qu'à la vue de cet ensemble, qu'on pourrait dire distingué, on est tenté de se demander *où est le peuple*, ce qui est en effet la question que l'on prête à Alexandre lors de sa visite à Londres. Il en résulte donc qu'ayant vu beaucoup de monde de toutes les classes, de tous les états, de toutes les opinions, je dois avoir reçu des notions qui nécessairement peuvent fort approcher de la vérité. Malheureusement alors je m'occupais peu d'observer et de recueillir, et je crains bien qu'aujourd'hui, après un si long temps, tous ces objets ne sortent que très confusément de ma mémoire.

« Georges III³⁷ était le plus honnête homme de son empire ; ses vertus privées le rendaient pour tous un objet de vénération profonde ; une extrême moralité, un grand respect pour les lois, furent le principal caractère de toute sa vie. Roi à vingt ans, et vivement épris des charmes d'une belle Écossaise des premières familles du pays, on craignait fort qu'il ne voulût l'épouser ; mais il suffit de lui rappeler que c'était contraire à la loi, et il consentit dès cet instant à épouser celle qu'on lui désignerait : ce fut une princesse de Mecklenbourg. Dans sa douleur, il la trouva fort laide, et elle l'était en effet beaucoup ; néanmoins Georges III est demeuré toute sa vie un époux exemplaire ; jamais on ne lui a connu la moindre distraction.

37. George III (1738-1820), roi du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande.



Le roi George III du Royaume-Uni,
par Beechley.

« L'avènement de Georges III a été une véritable révolution politique en Angleterre : les prétendants avaient fini ; la maison de Hanovre se trouvait désormais assise ; les *wighs*, qui l'avaient placée sur le trône, furent évincés de l'administration : c'étaient des surveillants incommodes, dont on n'avait plus besoin ; elle fut ressaisie par les *torys*, ces amis du pouvoir, qui l'ont toujours conservée depuis, au grand détriment des libertés publiques.

« Toutefois, le roi personnellement était exempt de passion à cet égard : il aimait sincèrement les lois, la justice, et surtout le bien-être et la prospérité de son

pays. Si l'Angleterre a pris un parti si violent contre notre révolution française, c'est bien moins à Georges III qu'il faut s'en prendre qu'à M. Pitt³⁸, qui en fut le véritable boute-feu. Celui-ci était mû par la haine extrême qu'il portait à la France, héritage de son père, le grand Chatham ; et aussi par une vive tendance vers le pouvoir de l'oligarchie. M. Pitt, au moment de notre révolution, était l'homme de la nation ; il gouvernait l'Angleterre ; il entraîna le roi, qu'on gagnait toujours par des faits ; et il faut convenir que les excès et les souillures de notre premier début étaient, sous ce rapport, des armes bien

38. William Pitt le Jeune (1759-1806), deuxième fils de William Pitt l'Ancien, fut premier ministre britannique de 1783 (à 24 ans) à 1801, puis de 1804 à 1806. (JMS)

favorables aux dispositions et à l'éloquence de M. Pitt. Sire, il est à croire que si l'infortuné Georges III eût conservé sa raison, Votre Majesté en eût à la fin tiré aussi un grand parti, parce qu'elle lui eût présenté d'autres faits, et qu'il s'y serait rendu. Georges III avait sa nature et sa mesure de caractère : elle était en harmonie avec ses conceptions intellectuelles ; il voulait savoir, être convaincu. Une fois sa route prise, il était difficile de l'en faire sortir ; toutefois ce n'était pas impossible ; son bon sens laissait de grandes ressources.

« Sa maladie, sous ce rapport, a été un fléau pour nous, un fléau pour l'Europe, un fléau pour l'Angleterre même, qui commence à revenir de la haute opinion qu'elle avait conçue de M. Pitt, dont elle ressent aujourd'hui les funestes erreurs.



 William Pitt le jeune, par Hoppner.

« Ce fut le premier accès de la maladie du roi qui fixa la réputation de M. Pitt et son crédit. À peine au-dessus de vingt-cinq ans, il osa lutter seul contre la masse de ceux qui abandonnaient le roi, le croyant perdu, contre la masse de ceux qui se hâtaient de proclamer son incapacité, pour se saisir du pouvoir sous son jeune successeur. Cette conduite rendit M. Pitt l'idole de la nation ; c'est la belle époque de sa vie ; et son plus doux triomphe a été, sans contredit, de conduire Georges III à

Saint-Paul, allant rendre grâce à Dieu de sa guérison, au milieu d'un concours immense de peuple ivre de joie et de satisfaction. – Mais,

Vendredi 5 juillet 1816.

Anecdotes sur le 18 brumaire. – Sieyès. – Grand-Électeur. – Cambacérés. – Lebrun, etc.

L'Empereur, après s'être promené quelque temps dans le jardin, a été joindre sa calèche. Le temps était délicieux ; nous avons fait deux tours au galop. J'étais seul avec lui. Il m'a beaucoup parlé de mon fils, de son avenir, avec un intérêt, une bonté qui me remplissaient le cœur. Il disait que vu son âge, cette circonstance de Sainte-Hélène était sans prix pour le reste de sa vie ; que son moral s'y serait trouvé en serre chaude, etc., etc.

Après dîner, l'Empereur est revenu sur le 18 brumaire, et nous l'a raconté avec une infinité de petits détails. Comme il l'a dicté depuis longtemps au général Gourgaud, c'est là que je renverrai pour la masse de l'événement. Je n'en vais donner ici que quelques traits ou accessoires qui ne s'y trouveront sans doute pas.

La situation de Napoléon à son retour d'Égypte fut unique. Il s'était vu aussitôt sollicité par tous les partis, et avait reçu tous leurs secrets. Il en était trois bien distincts : *le Manège* dont un général⁴⁵ fort connu était un des chefs ; *les Modérés*, conduits par Sieyès, et *les Pourris*, disait-il, ayant Barras à leur tête.

La détermination que prit Napoléon de s'associer aux Modérés lui fit courir de grands dangers, observait-il. Avec les Jacobins il n'en eût

45. Le général Jourdan. (JMS)

couru aucun, ils lui avaient offert de le nommer *Dictateur* : « Mais après avoir vaincu avec eux, disait l'Empereur, il m'eût fallu presque aussitôt vaincre contre eux. Un club ne supporte point de chef durable, il lui en faut un pour chaque passion. Or, se servir un jour d'un parti, pour l'attaquer le lendemain, de quelque prétexte que l'on s'enveloppe, c'est toujours trahir ; ce n'était pas dans mes principes.

« Mon cher, me disait l'Empereur dans un autre moment, après avoir parcouru de nouveau l'événement de brumaire, il y a loin de là, vous en conviendrez, à la conspiration de Saint-Réal, qui offre bien plus d'intrigues et bien moins de résultats : la nôtre ne fut que l'affaire d'un tour de main. Il est sûr, ajoutait-il, que jamais plus grande révolution ne causa moins d'embarras, tant elle était désirée ; aussi se trouva-t-elle couverte des applaudissements universels.

« Pour mon propre compte, toute ma part dans le complot d'exécution se borna à réunir à heure fixe la foule de mes visiteurs, et à marcher à leur tête pour saisir la puissance. Ce fut du seuil de ma porte, du haut de mon perron, et sans qu'ils en eussent été prévenus d'avance, que je les conduisis à cette conquête ; ce fut au milieu de leur brillant cortège, de leur vive allégresse, de leur ardeur unanime que je me présentai à la barre des Anciens pour les remercier de la dictature dont ils m'investissaient.

« On a discuté métaphysiquement, et l'on discutera longtemps encore si nous ne violâmes pas les lois, si nous ne fûmes pas criminels ; mais ce sont autant d'abstractions bonnes tout au plus pour les livres et les tribunes, et qui doivent disparaître devant l'impérieuse nécessité ; autant vaudrait accuser de dégât le marin qui coupe ses mâts pour ne pas sombrer. Le fait est que la patrie sans nous était perdue, et que nous la sauvâmes. Aussi les auteurs, les grands acteurs de ce

mémorable coup d'État, au lieu de dénégations et de justifications, doivent-ils, à l'exemple de ce Romain⁴⁶, se contenter de répondre avec fierté à leurs accusateurs : *Nous protestons que nous avons sauvé notre pays, venez avec nous en rendre grâces aux Dieux.*

« Et certes tous ceux qui dans le temps faisaient partie du tourbillon politique ont eu d'autant moins de droits de se récrier avec justice, que tous convenaient qu'un changement était indispensable, que tous le voulaient, et que chacun cherchait à l'opérer de son côté. Je fis le mien à l'aide des *Modérés* ; la fin subite de l'anarchie, le retour immédiat de l'ordre, de l'union, de la force, de la gloire, furent ses résultats. Ceux des *Jacobins* ou ceux des *Immoraux* auraient-ils été supérieurs ? Il est permis de croire que non. Toutefois il n'est pas moins très naturel qu'ils en soient demeurés mécontents, et en aient jeté les hauts cris. Aussi, n'est-ce qu'à des temps plus éloignés, à des hommes plus désintéressés qu'il appartient de prononcer sainement sur cette grande affaire. »

Au surplus voici deux traits qui aideront à juger de l'état réel de la République à l'époque de brumaire. Après cette journée, il ne se trouva pas au trésor de quoi expédier un courrier ; et quand le Consul voulut se procurer la force précise de l'armée, il fut réduit à envoyer des personnes sur les lieux. « Mais, disait-il, vous devez avoir des rôles au bureau de la guerre ? – À quoi nous serviraient-ils, répondait-on, il y a eu tant de mutations dont on n'a pu tenir compte. – Mais, du moins, vous devez avoir l'état de la solde qui nous mènera à notre but ? – Nous ne la payons pas. – Mais les états des vivres ? – Nous ne les nourrissons pas. – Mais ceux de l'habillement ? – Nous ne les habillons pas. »

46. Scipion l'Africain, vainqueur d'Hannibal, et consul de 205 à 194 avant J.-C. (*JMS*)